

### CHAPITRE III

Le mythe de la femme joue un rôle considérable dans la littérature ; mais quelle importance a-t-il dans la vie quotidienne ? Dans quelle mesure affecte-t-il les mœurs et les conduites individuelles ? Pour répondre à cette question il faudrait préciser les rapports qu'il soutient avec la réalité.

Il y a diverses sortes de mythes. Celui-ci, sublimant un aspect immuable de la condition humaine qui est la « section » de l'humanité en deux catégories d'individus, est un mythe statique ; il projette dans un ciel platonicien une réalité saisie dans l'expérience ou conceptualisée à partir de l'expérience ; au fait, à la valeur, à la signification, à la notion, à la loi empirique, il substitue une Idée transcendante, intemporelle, immuable, nécessaire. Cette idée échappe à toute contestation puisqu'elle se situe par-delà le donné ; elle est douée d'une vérité absolue. Ainsi, à l'existence dispersée, contingente et multiple *des femmes*, la pensée mythique oppose l'Éternel Féminin unique et figé ; si la définition qu'on en donne est contredite par les conduites des femmes de chair et d'os, ce sont celles-ci qui ont tort : on déclare non que la Féminité est une entité, mais que les femmes ne sont pas féminines. Les démentis de l'expérience ne peuvent rien contre le mythe. Cependant, d'une certaine manière, il prend sa source en elle. Ainsi, il est exact que la femme est autre que l'homme, et cette altérité est concrètement éprouvée dans le désir, l'étreinte, l'amour ; mais la relation réelle est de réciprocité ; comme telle, elle engendre des drames authentiques : à travers l'érotisme, l'amour, l'amitié et leurs alternatives de déception, de haine, de rivalité, elle est lutte des consciences qui se veulent chacune essentielle, elle est reconnaissance des libertés qui se confirment l'une l'autre, elle est passage indéfini de l'inimitié à la complicité. Poser la Femme, c'est poser l'Autre absolu, sans réciprocité, refusant contre l'expérience qu'elle soit un sujet, un semblable.

Dans la réalité concrète, les femmes se manifestent sous des aspects divers ; mais chacun des mythes édifiés à propos de la femme prétend la résumer tout entière ; chacune se veut unique : la conséquence en est qu'il existe une pluralité de mythes incompatibles et que les hommes demeurent rêveurs devant les étranges incohérences de l'idée de Féminité ; comme toute femme participe à une pluralité de ces archétypes qui prétendent chacun enfermer sa seule Vérité, ils retrouvent aussi devant leurs compagnes le vieil étonnement des sophistes qui comprenaient mal que l'homme pût être blond et brun à la fois. Le passage à l'absolu s'exprime déjà dans les représentations sociales : les relations s'y figent facilement en classes, les fonctions en types, comme dans la mentalité enfantine les rapports se fixent en choses. Par exemple la société patriarcale, centrée sur la conservation du patrimoine, implique nécessairement, à côté d'individus qui détiennent et transmettent les biens, l'existence d'hommes et de femmes qui les arrachent à leurs propriétaires et les font circuler ; les hommes – aventuriers, escrocs, voleurs, spéculateurs – sont généralement désavoués par la collectivité ; les femmes usant de leur attrait érotique ont la possibilité d'inviter les jeunes gens et même les pères de famille à dissiper leur patrimoine sans sortir de la légalité ; elles s'approprient leur fortune ou captent leur héritage ; ce rôle étant considéré comme néfaste, on appelle

« mauvaises femmes » celles qui le remplissent. En fait, elles peuvent au contraire apparaître en un autre foyer – celui de leur père, de leurs frères, de leur mari, de leur amant – comme un ange gardien ; telle courtisane qui dépouille de riches financiers est pour les peintres et les écrivains un mécène. L'ambiguïté du personnage d'Aspasie, de M<sup>me</sup> de Pompadour se laisse facilement comprendre dans une expérience concrète. Mais si on pose que la femme, c'est la Mante Religieuse, la Mandragore, le Démon, l'esprit demeure confondu s'il découvre aussi en elle la Muse, la Déesse Mère, Béatrice.

Comme les représentations collectives et entre autres les types sociaux se définissent généralement par couples de termes opposés, l'ambivalence semblera une propriété intrinsèque de l'Éternel Féminin. La sainte mère a pour corrélatif la marâtre cruelle, l'angélique jeune fille, la vierge perverse : aussi dira-t-on tantôt que Mère égale Vie ou que Mère égale Mort, que toute pucelle est un pur esprit ou une chair vouée au diable.

Ce n'est évidemment pas la réalité qui dicte à la société ou aux individus leur choix entre les deux principes opposés d'unification ; à chaque époque, dans chaque cas, société et individu décident d'après leurs besoins. Très souvent ils projettent dans le mythe adopté les institutions et les valeurs auxquelles ils sont attachés. Ainsi le paternalisme qui réclame la femme au foyer la définit comme sentiment, intériorité, immanence ; en fait tout existant est à la fois immanence et transcendance ; quand on ne lui propose pas de but, ou qu'on l'empêche d'en atteindre aucun, qu'on le frustre de sa victoire, sa transcendance tombe vainement dans le passé, c'est-à-dire retombe en immanence ; c'est le sort assigné à la femme dans le patriarcat ; mais ce n'est aucunement une vocation non plus que l'esclavage n'est la vocation de l'esclave. On voit clairement chez Auguste Comte le développement de cette mythologie. Identifier la Femme à l'Altruisme c'est garantir à l'homme des droits absolus à son dévouement, c'est imposer aux femmes un devoir-être catégorique.

Il ne faut pas confondre le mythe avec la saisie d'une signification ; la signification est immanente à l'objet ; elle est révélée à la conscience dans une expérience vivante ; tandis que le mythe est une Idée transcendante qui échappe à toute prise de conscience. Quand dans *L'Âge d'homme* Michel Leiris décrit sa vision des organes féminins, il nous livre des significations et n'élabore aucun mythe. L'émerveillement devant le corps féminin, le dégoût du sang menstruel sont des appréhensions d'une réalité concrète. Il n'y a rien de mythique dans l'expérience qui découvre les qualités voluptueuses de la chair féminine et on ne passe pas au mythe quand on tente de les exprimer par des comparaisons avec des fleurs ou des cailloux. Mais dire que la Femme, c'est la Chair, dire que la Chair est Nuit et Mort, ou qu'elle est la splendeur du Cosmos, c'est quitter la vérité de la terre et s'envoler vers un ciel vide. Car l'homme aussi est chair pour la femme ; et celle-ci est autre qu'un objet charnel ; et la chair revêt pour chacun et dans chaque expérience des significations singulières. Il est de même tout à fait vrai que la femme est – comme l'homme – un être enraciné dans la nature ; elle est plus que le mâle asservie à l'espèce, son animalité est la plus manifeste ; mais en elle comme en lui le donné est assumé par l'existence, elle appartient aussi au règne humain. L'assimiler à la Nature c'est un simple parti pris.

Peu de mythes ont été plus avantageux que celui-ci à la caste maîtresse : il justifie tous ses privilèges et l'autorise même à en abuser. Les hommes n'ont pas à se soucier d'alléger les souffrances et les charges qui sont physiologiquement le lot des femmes puisque celles-ci sont « voulues par la Nature » ; ils en prennent prétexte pour augmenter encore la misère de la condition féminine, par exemple pour dénier à la femme tout droit au plaisir sexuel, pour la faire travailler comme une bête de somme(226).

De tous ces mythes, aucun n'est plus ancré dans les cœurs masculins que celui du « mystère » féminin. Il a quantité d'avantages. Et d'abord il permet d'expliquer sans frais tout ce qui paraît inexplicable ; à une déficience subjective, l'homme qui ne « comprend » pas une femme est heureux de substituer une résistance objective ; au lieu d'admettre son ignorance, il reconnaît hors de lui la présence d'un mystère : voilà un alibi qui flatte à la fois la paresse et la vanité. Un cœur épris s'évite ainsi bien des déceptions : si les conduites de la bien-aimée sont capricieuses, ses propos stupides, le mystère leur sert d'excuse. Enfin grâce au mystère se perpétue ce rapport négatif qui semblait à Kierkegaard infiniment préférable à une possession positive ; en face d'une vivante énigme l'homme demeure seul : seul avec ses rêves, ses espoirs, ses craintes, son amour, sa vanité ; ce jeu subjectif qui peut aller du vice à l'extase mystique est pour beaucoup une expérience plus attrayante qu'un authentique rapport avec un être humain. Sur quelles bases repose donc une illusion si profitable ?

Assurément, en un sens, la femme est mystérieuse, « mystérieuse comme tout le monde » selon le mot de Maeterlinck. Chacun n'est sujet que pour soi ; chacun ne peut saisir dans son immanence que soi seul : de ce point de vue l'autre est toujours mystère. Aux yeux des hommes l'opacité du pour-soi est plus flagrante chez l'autre féminin ; ils ne peuvent par aucun effet de sympathie pénétrer son expérience singulière : la qualité du plaisir érotique de la femme, les malaises de la menstruation, les douleurs de l'accouchement, ils sont condamnés à les ignorer. En vérité, il y a réciprocité du mystère : en tant qu'autre, et qu'autre de sexe masculin, il y a aussi au cœur de tout homme une présence fermée sur soi et impénétrable à la femme ; elle ignore ce qu'est l'érotisme du mâle. Mais selon la règle universelle que nous avons constatée, les catégories à travers lesquelles les hommes pensent le monde sont constituées *de leur point de vue, comme absolues* : ils méconnaissent ici comme partout la réciprocité. Mystère pour l'homme, la femme est regardée comme mystère en soi.

À vrai dire, sa situation la dispose singulièrement à être considérée sous cette figure. Son destin physiologique est très complexe ; elle-même le subit comme une histoire étrangère ; son corps n'est pas pour elle une claire expression d'elle-même ; elle s'y sent aliénée ; le lien qui en tout individu rattache la vie physiologique et la vie physique ou pour mieux dire la relation existant entre la facticité d'un individu et la liberté qui l'assume est la plus difficile énigme impliquée par la condition humaine : c'est chez la femme qu'elle se pose de la manière la plus troublante.

Mais ce qu'on appelle mystère, ce n'est pas la solitude subjective de la conscience, ni le secret de la vie organique. C'est au niveau de la communication que le mot prend son vrai sens : il ne se réduit pas au pur silence, à la nuit, à l'absence ; il implique une présence

balbutiante qui échoue à se manifester. Dire que la femme est mystère, c'est dire non qu'elle se tait mais que son langage n'est pas entendu ; elle est là, mais cachée sous des voiles ; elle existe par-delà ces incertaines apparitions. Qui est-elle ? un ange, un démon, une inspirée, une comédienne ? On suppose ou bien qu'il existe à ces questions des réponses impossibles à découvrir, ou plutôt qu'aucune n'est adéquate parce qu'une fondamentale ambiguïté affecte l'être féminin ; en son cœur, elle est pour soi-même indéfinissable : un sphinx.

Le fait est qu'elle serait bien embarrassée de décider *qui elle est* ; la question ne comporte pas de réponse ; mais ce n'est pas que la vérité cachée soit trop ondoyante pour se laisser cerner : c'est qu'en ce domaine il n'y a pas de vérité. Un existant n'est rien d'autre que ce qu'il fait ; le possible ne déborde pas le réel, l'essence ne précède pas l'existence : dans sa pure subjectivité, l'être humain *n'est rien*. On le mesure à ses actes. D'une paysanne on peut dire qu'elle est une bonne ou une mauvaise travailleuse, d'une actrice qu'elle a ou n'a pas de talent : mais si on considère une femme dans sa présence immanente, on ne peut absolument rien en dire, elle est en deçà d'aucune qualification. Or, dans les relations amoureuses ou conjugales, dans toutes les relations où la femme est la vassale, l'autre, c'est dans son immanence qu'on la saisit. Il est frappant que la camarade, la collègue, l'associée soient sans mystère ; en revanche, si le vassal est mâle, si en face d'un homme ou d'une femme plus âgés que lui, plus riches, un jeune garçon par exemple apparaît comme l'objet inessentiel, il s'enveloppe lui aussi de mystère. Et ceci nous découvre une infrastructure du mystère féminin qui est d'ordre économique. Un sentiment non plus n'est rien. « Dans le domaine des sentiments, le réel ne se distingue pas de l'imaginaire, écrit Gide. Et il suffit d'imaginer qu'on aime pour aimer, ainsi suffit-il de se dire qu'on imagine aimer, quand on aime, pour aussitôt aimer un peu moins... » Entre l'imaginaire et le réel il n'y a de discrimination qu'à travers des conduites. L'homme détenant en ce monde une situation privilégiée, c'est lui qui est à même de manifester activement son amour ; très souvent il entretient la femme ou du moins il l'aide ; en l'épousant il lui donne une position sociale ; il lui fait des cadeaux ; son indépendance économique et sociale lui permet des initiatives et des inventions : séparé de M<sup>me</sup> de Villeparisis, c'est M. de Norpois qui faisait des voyages de vingt-quatre heures pour la rejoindre ; très souvent il est occupé, elle est oisive : le temps qu'il passe avec elle, il le lui *donne* ; elle le prend : avec plaisir, avec passion ou simplement pour se distraire ? Accepte-t-elle ces bienfaits par amour ou par intérêt ? Aime-t-elle le mari ou le mariage ? Bien entendu, les preuves mêmes que donne l'homme sont ambiguës : tel don est-il consenti par amour ou par pitié ? Mais tandis que normalement la femme trouve au commerce de l'homme quantité d'avantages, le commerce de la femme n'est profitable à l'homme que dans la mesure où il l'aime. Aussi d'après l'ensemble de son attitude, on peut à peu près estimer le degré de son attachement. Tandis que la femme n'a guère le moyen de sonder son propre cœur ; selon ses humeurs elle prendra sur ses sentiments des points de vue différents, et tant qu'elle les subira passivement, aucune interprétation ne sera plus vraie qu'une autre. Aux cas assez rares où c'est elle qui détient les privilèges économiques et sociaux, le mystère se renverse : ce qui montre bien qu'il n'est pas lié à ce sexe plutôt qu'à cet autre mais à une situation. Pour un grand nombre de femmes les

chemins de la transcendance sont barrés : parce qu'elles ne *font* rien, elles ne se *font* être rien ; elles se demandent indéfiniment ce qu'elles *auraient pu* devenir, ce qui les conduit à s'interroger sur ce qu'elles *sont* : c'est une vaine interrogation ; si l'homme échoue à découvrir cette essence secrète, c'est que tout simplement elle n'existe pas. Maintenu en marge du monde, la femme ne peut se définir objectivement à travers ce monde et son mystère ne recouvre que du vide.

En outre, il arrive que, comme tous les opprimés, elle dissimule délibérément sa figure objective ; l'esclave, le serviteur, l'indigène, tous ceux qui dépendent des caprices d'un maître ont appris à lui opposer un immuable sourire ou une énigmatique impassibilité ; leurs vrais sentiments, leurs vraies conduites ils les cachent soigneusement. À la femme aussi on apprend depuis l'adolescence à mentir aux hommes, à ruser, à biaiser. Elle les aborde avec des visages d'emprunt ; elle est prudente, hypocrite, comédienne.

Mais le Mystère féminin tel que le reconnaît la pensée mythique est une réalité plus profonde. En fait, il est immédiatement impliqué dans la mythologie de l'Autre absolu. Si on admet que la conscience inessentielle est elle aussi une subjectivité translucide, capable d'opérer le Cogito, on admet qu'elle est en vérité souveraine et qu'elle retourne à l'essentiel ; pour que toute réciprocité apparaisse impossible, il faut que l'Autre soit pour soi un autre, que sa subjectivité même soit affectée par l'altérité ; cette conscience qui serait aliénée en tant que conscience, dans sa pure présence immanente, serait évidemment Mystère ; elle serait Mystère en soi du fait qu'elle le serait pour soi ; elle serait le Mystère absolu. C'est ainsi qu'il y a, par-delà le secret que crée leur dissimulation, un mystère du Noir, du Jaune, en tant qu'ils sont considérés absolument comme l'Autre inessentiel. Il faut remarquer que le citoyen américain, qui déconcerte profondément l'Européen moyen, n'est cependant pas considéré comme « mystérieux » : plus modestement on assure qu'on ne le comprend pas ; ainsi la femme ne « comprend » pas toujours l'homme, mais il n'y a pas de mystère masculin ; c'est que la riche Amérique, le mâle, sont du côté du Maître et que le Mystère est propriété de l'esclave.

Bien entendu, on ne peut que rêver dans les crépuscules de la mauvaise foi sur la réalité positive du Mystère ; semblable à certaines hallucinations marginales, dès qu'on essaie de le fixer il se dissipe. La littérature échoue toujours à peindre des femmes « mystérieuses » ; elles peuvent seulement apparaître au début d'un roman comme étranges, énigmatiques ; mais à moins que l'histoire ne demeure inachevée, elles finissent par livrer leur secret et elles sont alors des personnages cohérents et translucides. Par exemple le héros des livres de Peter Cheyney ne cesse de s'étonner des imprévisibles caprices des femmes : on ne peut jamais deviner comment elles vont se conduire, elles déjouent tous les calculs ; en vérité dès que les ressorts de leurs actes sont dévoilés aux lecteurs, elles apparaissent comme de très simples mécanismes : celle-ci était espionne, celle-là voleuse ; si habile que soit l'intrigue, il y a toujours une clef, et il ne saurait en être autrement, l'auteur eût-il tout le talent, toute l'imagination qu'on peut souhaiter. Le mystère n'est jamais qu'un mirage, il s'évanouit dès qu'on essaie de le cerner.

Ainsi nous voyons que le mythe s'explique en grande partie par l'usage que l'homme en fait. Le mythe de la femme est un luxe. Il ne peut apparaître que si l'homme échappe à l'urgente emprise de ses besoins ; plus des rapports sont concrètement vécus, moins ils sont idéalisés. Le fellah de l'ancienne Égypte, le paysan bédouin, l'artisan du Moyen Âge, l'ouvrier contemporain ont dans les nécessités du travail et de la pauvreté des rapports trop définis avec la femme singulière qui est leur compagne pour la parer d'une aura faste ou néfaste. Ce sont les époques et les classes à qui étaient accordés les loisirs de rêver qui ont dressé les statues noir et blanc de la féminité. Mais le luxe a aussi une utilité ; ces rêves étaient impérieusement dirigés par des intérêts. Certes, la plupart des mythes ont des racines dans l'attitude spontanée de l'homme à l'égard de sa propre existence et du monde qui l'investit : mais le dépassement de l'expérience vers l'Idée transcendante a été délibérément opéré par la société patriarcale à des fins d'autojustification ; à travers les mythes, elle imposait aux individus ses lois et ses mœurs d'une manière imagée et sensible ; c'est sous une forme mythique que l'impératif collectif s'insinuait en chaque conscience. Par l'intermédiaire des religions, des traditions, du langage, des contes, des chansons, du cinéma, les mythes pénètrent jusque dans les existences les plus durement asservies aux réalités matérielles. Chacun peut y puiser une sublimation de ses modestes expériences : trompé par une femme aimée, celui-ci déclare qu'elle est une matrice enragée ; cet autre est obsédé par l'idée de son impuissance virile : voilà la femme Mante Religieuse ; celui-là se plaît en compagnie de sa femme : la voilà Harmonie, Repos, Terre nourricière. Le goût d'éternité à bon marché, d'un absolu de poche, qu'on rencontre chez la plupart des hommes se satisfait des mythes. La moindre émotion, une contrariété deviennent le reflet d'une Idée intemporelle ; cette illusion flatte agréablement la vanité.

Le mythe est un de ces pièges de la fausse objectivité dans lesquels l'esprit de sérieux donne tête baissée. Il s'agit encore une fois de remplacer l'expérience vécue et les libres jugements qu'elle réclame par une idole figée. À un rapport authentique avec un existant autonome, le mythe de la Femme substitue l'immobile contemplation d'un mirage. « Mirage ! mirage ! il faut les tuer puisqu'on ne peut les saisir ; ou bien les rassurer, les informer, leur faire passer le goût des bijoux, en faire véritablement nos compagnes égales, nos amies intimes, des associées d'ici-bas, les habiller autrement, leur couper les cheveux, leur tout dire... » s'écria Laforgue. L'homme n'aurait rien à perdre, bien au contraire, s'il renonçait à déguiser la femme en symbole. Les songes quand ils sont collectifs et dirigés, des clichés, sont bien pauvres et monotones auprès de la réalité vivante : pour le vrai rêveur, pour le poète, elle est une source bien plus féconde qu'un merveilleux éculé. Les époques qui ont chéri le plus sincèrement les femmes, ce n'est pas la féodalité courtoise, ni le galant XIX<sup>e</sup> siècle : ce sont celles – le XVIII<sup>e</sup> siècle par exemple – où les hommes voyaient dans les femmes des semblables ; c'est alors qu'elles apparaissent comme vraiment romanesques : il n'est que de lire *les Liaisons dangereuses*, *le Rouge et le Noir*, *l'Adieu aux Armes* pour s'en rendre compte. Les héroïnes de Laclos, de Stendhal, de Hemingway sont sans mystère : elles n'en sont pas moins attachantes. Reconnaître dans la femme un être humain, ce n'est pas appauvrir l'expérience de l'homme : celle-ci ne perdrait rien de sa diversité, de sa richesse, de son intensité si elle s'assumait dans son intersubjectivité ; refuser les mythes, ce n'est pas détruire toute

relation dramatique entre les sexes, ce n'est pas nier les significations qui se révèlent authentiquement à l'homme à travers la réalité féminine ; ce n'est pas supprimer la poésie, l'amour, l'aventure, le bonheur, le rêve : c'est seulement demander que conduites, sentiments, passions soient fondés dans la vérité(227).

« La femme se perd. Où sont les femmes ? Les femmes d'aujourd'hui ne sont pas des femmes » ; on a vu quel était le sens de ces mystérieux slogans. Aux yeux des hommes – et de la légion de femmes qui voient par ces yeux – il ne suffit pas d'avoir un corps de femme ni d'assumer comme amante, comme mère, la fonction de femelle pour être une « vraie femme » ; à travers la sexualité et la maternité, le sujet peut revendiquer son autonomie ; la « vraie femme » est celle qui s'accepte comme Autre. Il y a dans l'attitude des hommes d'aujourd'hui une duplicité qui crée chez la femme un déchirement douloureux ; ils acceptent dans une assez grande mesure que la femme soit une semblable, une égale ; et cependant ils continuent à exiger qu'elle demeure l'inessentiel ; pour elle, ces deux destins ne sont pas conciliables ; elle hésite entre l'un et l'autre sans être exactement adaptée à aucun et c'est de là que vient son manque d'équilibre. Chez l'homme il n'y a entre vie publique et vie privée aucun hiatus : plus il affirme dans l'action et le travail sa prise sur le monde, plus il apparaît comme viril ; en lui valeurs humaines et valeurs vitales sont confondues ; au lieu que les réussites autonomes de la femme sont en contradiction avec sa féminité puisqu'on demande à la « vraie femme » de se faire objet, d'être l'Autre. Il est très possible que sur ce point la sensibilité, la sexualité même des hommes se modifie. Une nouvelle esthétique est déjà née. Si la mode des poitrines plates et des hanches maigres – de la femme-éphèbe – n'a eu qu'un temps, on n'en est cependant pas revenu à l'opulent idéal des siècles passés. On demande au corps féminin d'être chair, mais discrètement ; il doit être mince et non alourdi de graisse ; musclé, souple, robuste, il faut qu'il indique la transcendance ; on le préfère non pas blanc comme une plante de serre mais ayant affronté le soleil universel, hâlé comme un torse de travailleur. En devenant pratique, le costume de la femme ne l'a pas fait apparaître comme asexuée : au contraire, les jupes courtes ont mis en valeur beaucoup plus que naguère jambes et cuisses. On ne voit pas pourquoi le travail la priverait de son attrait érotique. Saisir à la fois la femme comme un personnage social et comme une proie charnelle peut être troublant : dans une série de dessins de Peynet parus récemment(228), on voyait un jeune fiancé délaissier sa promise parce qu'il était séduit par la jolie maîtresse qui se disposait à célébrer le mariage ; qu'une femme exerce un « office viril » et soit en même temps désirable, ç'a été longtemps un thème de plaisanteries plus ou moins graveleuses ; peu à peu le scandale et l'ironie se sont émoussés et il semble qu'une nouvelle forme d'érotisme soit en train de naître : peut-être engendrera-t-elle de nouveaux mythes.

Ce qui est certain, c'est qu'aujourd'hui il est très difficile aux femmes d'assumer à la fois leur condition d'individu autonome et leur destin féminin ; c'est là la source de ces maladresses, de ces malaises qui les font parfois considérer comme « un sexe perdu ». Et sans doute il est plus confortable de subir un aveugle esclavage que de travailler à s'affranchir : les morts aussi sont mieux adaptés à la terre que les vivants. De toute façon un retour au passé n'est pas plus possible qu'il n'est souhaitable. Ce qu'il faut espérer,

c'est que de leur côté les hommes assument sans réserve la situation qui est en train de se créer ; alors seulement la femme pourra la vivre sans déchirement. Alors pourra être exaucé le vœu de Laforgue : « Ô jeunes filles, quand serez-vous nos frères, nos frères intimes sans arrière-pensée d'exploitation ? quand nous donnerons-nous la vraie poignée de main ? » Alors « Mélusine non plus sous le poids de la fatalité déchaînée sur elle par l'homme seul, Mélusine délivrée... » retrouvera « son assiette humaine<sup>(229)</sup> ». Alors elle sera pleinement un être humain, « quand sera brisé l'infini servage de la femme, quand elle vivra pour elle et par elle, l'homme – jusqu'ici abominable – lui ayant donné son renvoi<sup>(230)</sup> ».